

CHARLES MUNIER

ÉTUDE LITTÉRAIRE DE L'ÉPIGRAMME M. 321 DE JANUS PANNONIUS

L'épigramme 321 de la récente édition de Gyula Mayer,¹ qui la juge comme un « chef d'œuvre de Janus, écrit sur le sol hongrois »,² a été transmise à la postérité par Beatus Rhenanus. C'est à son édition de l'œuvre poétique de Janus Pannonius, publiée à Bâle, chez Froben, en 1518, que János Zsámboky (Sambucus) l'a reprise pour sa propre édition, confiée à l'imprimeur viennois Stainhofer (1569). De là, elle est parvenue à l'édition de référence, publiée par Sámuel Teleki et Sándor Kovásznai Tóth, à Utrecht, en 1794.³

S'agissant d'une pièce unique, fort intéressante, heureusement sauvegardée par l'humaniste alsacien, il a semblé qu'elle méritait une étude littéraire en bonne et due forme, d'autant plus qu'elle offre un exemple des plus achevés de l'art poétique néo-latin de la Renaissance italienne, auquel Janus s'était initié à Ferrare et Padoue, entre 1445 et 1458.

Janus n'a pas inventé le genre littéraire auquel appartient ce poème, à savoir celui de l'« Itinéraire ». Parmi les thèmes du discours adressé à l'empereur par une ambassade (*logos presbeutikos*), les rhéteurs de langue grecque recommandaient non seulement les thèmes obligés de son affabilité, de son amour de la paix, mais toute sorte de descriptions (*ekphraseis*) susceptibles d'intensifier l'éloge du souverain : l'excellence des dignitaires qui constituent la délégation, la beauté de la capitale et de ses monuments, l'évocation des agréments et des curiosités du voyage entrepris pour la rejoindre.⁴ Les auteurs latins de l'époque impériale, commentés par son maître Guarino, offraient à Janus plusieurs modèles à imiter, et de belle facture : Horace, avec la *Satire* 1, 5, dans laquelle le poète décrit son itinéraire de Rome à Brindisi ;⁵ Ovide, avec *Tristes* 1, 10, évoquant sa navigation de Cenchrée, près de Corinthe, jusqu'à son arrivée dans le Pont-Euxin, avec la sinis-

¹ IANI PANNONII *Opera quae manserunt omnia*, volumen I, *Epigrammata*, fasciculus I, *Textus*, edidit, praefatus est et apparatu critico instruxit Iulius MAYER, similia addidit Ladislaus TÖRÖK, Budapest, Balassi Kiadó, 2006.

² *Ibid.*, 23 : «However Rhenanus might have come in possession of the epigrams, as far as we are aware, his is the only source of *Abiens valere iubet sanctos reges Waradini* (Epg. II 5), a masterpiece of Janus, written while on Hungarian soil.»

³ Facsimile : Budapest, Balassi Kiadó, 2002 ; avec une notice, en hongrois et en italien, de Gyula MAYER, *L'edizione di Utrecht delle opere di Janus Pannonius*.

⁴ Ménandre le rhéteur (Rhet. Gr. IX, 284–297) ; cf. J. MARTIN, *Antike Rhetorik*, München, 1974, 206–207.

⁵ Le poème compte 101 hexamètres dactyliques. M. BIRNBAUM, *Janus Pannonius: Poet and Politician*, Zagreb, 1981, 113, signale que le poème d'Horace, « Soracte » (*Carm.* I, 9, 2), a pu inspirer Janus pour la description de la campagne en hiver. – Nous regrettons de ne pas avoir pu faire notre profit des études en langue hongroise concernant le poème de Janus ; voir l'édition de MAYER, p. 23, n. 22.

tre perspective d'un exil sans retour ;⁶ Stace, *Silves* 3, 2, dédié à Mélius Celer s'appêtant à rejoindre la Syrie pour y prendre le commandement d'une légion.⁷ On pourrait ajouter à ces trois auteurs classiques le poème *De reditu suo* de Rutilius Claudius Namatianus, un haut fonctionnaire romain de la première moitié du 5^e siècle, qui décrit son périple de Rome vers la Gaule, effectué à l'automne de 416 ; plusieurs traits particuliers à cet « Itinéraire » se retrouvent, en effet, dans l'épigramme de Janus : la prière pour un voyage heureux, l'adieu aux amis restés en Italie, voire l'évocation de sources sulfureuses. Le genre littéraire de l'*Itinerarium* classique fut remis en honneur par la Renaissance italienne ; nous en voulons pour preuve, entre autres, un poème, déjà cité, le *Carmen elegiacum* composé par Boleslas de Hassenstein, en 1481, pour souhaiter à son ami, Pierre Schott, un heureux retour dans sa patrie.

Après avoir exposé l'occasion, le plan et la composition du poème, nous étudierons de plus près les procédés littéraires mis en œuvre, l'expression et la versification. La conclusion dégagera l'intérêt artistique et humain qui émane de ce poème de Janus Pannonius.

Abiens valere iubet sanctos reges Waradini

Omnis sub nive dum latet profunda
 tellus, et foliis modo superbum
 canae dum nemus ingravant pruinae,
 pulchrum linquere Crisium iubemur,
 5 ac longe dominum volare ad Istrum.
 Quam primum, o comites, viam voremus.
 Non nos flumina, nec tenent paludes,
 totis stat gelidum gelu lacunis.
 Qua nuper timidam subegit alnum,
 10 nunc audax pede contumelioso
 insultat rigidis colonus undis.
 Quam primum, o comites, viam voremus.
 Non tam gurgite molliter secundo
 lembus remigio fugit volucris,
 15 nec quando Zephyrus levi suburgens
 crispum flamine purpuravit aequor,
 quam manni rapiunt traham volantem.
 Quam primum, o comites, viam voremus.
 Ergo vos, calidi, valete, fontes,
 20 quos non sulphurei gravant odores,

⁶ Ce morceau compte 50 hexamètres dactyliques : il décrit un long voyage marin, avec force allusions mythologiques.

⁷ Ce poème compte 143 hexamètres dactyliques ; Stace y déploie élégamment toute la palette des thèmes obligés de ce « genre littéraire » : prières aux dieux de la mer et de l'air pour une bonne traversée ; éloge appuyé du destinataire ; dangers de la mer en furie ; courage des passagers ; espoir d'un heureux retour.

- sed mixtum nitidis alumen undis
visum luminibus salubriorem
offensa sine narium ministrat.
Quam primum, o comites, viam voremus.
- 25 Ac tu, bibliotheca, iam valeto
tot claris veterum referta libris,
quam Phoebus Patara colit relicta,
nec plus Castalios amant recessus
vatum numina, Mnemonis puellae.
- 30 Quam primum, o comites, viam voremus.
Aurati pariter valetate reges,
quos nec sacrilegus perussit ignis,
dirae nec tetigit fragor ruinae,
flammis cum dominantibus per arcem
- 35 obscura latuit polus favilla.
Quam primum, o comites, viam voremus.
At tu, qui rutilis eques sub armis
dextra belligeram levas securim,
cuius splendida marmorum columnis
- 40 sudarunt liquidum sepulchra nectar,
nostrum rite favens iter secunda.
Quam primum, o comites, viam voremus.

[En quittant Várad, Janus prend congé des saints rois]

Alors qu'une neige épaisse, à perte de vue, recouvre
la campagne, et que la forêt, fière jadis de son feuillage,
succombe sous le poids des pluies verglacées,
il me faut quitter l'aimable ruisseau du Körös
et rejoindre vite, au loin, le Danube souverain.
Vite, vite, compagnons, dévorons la route.

Ni les fleuves ne nous retiennent, ni les marécages ;
une glace solide fige tous les creux.
Là où, récemment, il abattait l'aulne craintif,
le paysan, d'un pas audacieux, défie
à présent les ondes rendues rigides.
Vite, vite, compagnons, dévorons la route.

La barque, à la force des rames ailées,
Ne glisse pas plus vite sur les eaux tranquilles,
même quand le Zéphyr, d'un souffle léger,

effleure, en l'empourprant, la surface de l'onde,
que nos petits chevaux ne tirent le traîneau.
Vite, vite, compagnons, dévorons la route.

Adieu, donc, à vous, sources chaudes,
que ne grèvent pas des vapeurs sulfureuses,
mais où l'alun, mélangé à vos eaux pures,
confère aux yeux une meilleure vue,
sans offenser l'odorat.
Vite, vite, compagnons, dévorons la route.

Adieu aussi, à toi, bibliothèque,
enrichie de tant d'ouvrages d'un illustre passé,
à toi, la demeure d'Apollon, transfuge de Patara ;
quant aux filles de Mnémosyne, les déesses des poètes,
elles t'ont préférée aux recès de Castalie.
Vite, vite, compagnons, dévorons la route.

Nous vous saluons de même, statues de nos rois,
vous que n'a pas brûlées la flamme sacrilège,
et que n'a pas touchées le fracas de la cruelle ruine,
lorsque le feu vainqueur, à travers la cité,
obscurcit le ciel d'une épaisse fumée noire.
Vite, vite, compagnons, dévorons la route.

Mais toi, le cavalier aux armes étincelantes,
qui brandis, du bras droit, la hache de guerre,
toi, dont le tombeau splendide, aux colonnes de marbre,
exhale un nectar odoriférant,
accorde-nous ta faveur et protège notre voyage.
Vite, vite, compagnons, dévorons la route.

1. L'occasion du poème

S'il est évident que, malgré son appartenance à un genre littéraire hérité de l'Antiquité classique, le présent poème de Janus Pannonius n'est pas le simple exercice de style d'un habile versificateur, mais l'expression d'une expérience personnelle et des sentiments éprouvés par l'auteur à l'occasion d'un événement majeur de sa trop brève existence, force est de constater que les érudits ne sont pas encore parvenus à un consensus quand il s'agit de déterminer avec précision la date de cet événement. Certes, la plupart d'entre eux sont d'accord pour le situer à un moment où Janus, revenu définitivement dans sa

patrie, après ses longues études en Italie (1447–1458), quitte Várad, la ville de Transylvanie dont son oncle Vitéz est l'évêque, pour rejoindre les rives du Danube, mais ils divergent au sujet de l'année qui marqua ce départ : 1451, fin de 1459, début de 1460.⁸

Quoi qu'il en soit de ce point, le fait est que cette épigramme décrit une rupture décisive dans le cheminement de notre héros : il ne sait pas ce qu'il va trouver sur les rives du Danube, où l'attendent son oncle et son roi, mais il sait que, dans l'immédiat, il lui faut dire adieu à ce qui avait constitué la raison d'être de sa jeunesse : un mode de vie facile, insouciant, en majeure partie consacré à l'étude savoureuse des auteurs grecs et latins de l'Antiquité classique. Pour séduisante que fût la perspective de se trouver désormais dans un milieu privilégié, celui de la cour et de l'entourage immédiat du jeune roi, le poète pouvait se demander comment il saurait assumer les hautes fonctions qui lui seraient assignées. De quelle nature seraient-elles, à la cour du roi Matthias, et dans le diocèse de Pécs, dont il allait bientôt devoir prendre en mains la gestion ? Si de grands espoirs lui étaient permis, à un âge où l'avenir sourit encore à la jeunesse épanouie, Janus ne pouvait quitter la ville de Várad sans ressentir un brin de nostalgie, à la pensée de ce qu'il lui fallait quitter, pour toujours, de son présent, de son passé, et ce sentiment poignant n'était pas compensé par les attentes imprécises d'un avenir incertain. Le poème rend bien ce va-et-vient de la pensée de Janus entre le présent, livré aux regrets, et le passé, à jamais révolu ; l'atmosphère glaciale, le paysage figé dans lequel est entrepris le voyage, rendent encore plus tragique ce départ vers l'inconnu.

2. Le plan et la composition du poème

Le retour d'une sorte de refrain : *Quam primum, o comites, viam voremus*, fait apparaître la structure rigoureuse du poème : il comporte sept strophes, et chacune compte six vers hendécasyllabiques. A chacune de ces pauses, le refrain relance la description, qui va du paysage, offert à la vue de l'auteur (strophes 1–3), aux sentiments qu'il éprouve à la pensée des lieux qu'il vient de quitter et qu'il lui faut laisser une fois pour toutes (strophes 4–6). Les trois premières strophes décrivent le paysage qui défile inexorablement sous les yeux des voyageurs. C'est d'abord la rase campagne, à perte de vue (*omnis tellus*), dont les emblavures se devinent à peine, sous la couche de neige qui recouvre les

⁸ BIRNBAUM, *op. cit.*, 121 rappelle, dans l'ordre, les opinions de Kardos, qui reprend celle de Gerézdi, puis celles de Huszti et de Petrovich. Elle-même ne se prononce pas explicitement mais suggère que le voyage en question eut lieu – non point lorsque Janus eut atteint l'âge de 27 ans, comme le pape Pie II l'avait stipulé dans son rescrit du 9 novembre 1459 pour qu'il pût recevoir l'ordination épiscopale, ce qui conduirait au mois d'août 1461 – mais peu de temps après la délivrance de ce document ; *ibid.*, 111–112. Cette hypothèse placerait l'événement au cours de l'hiver 1459–1460. Toute la question est de savoir combien de temps, revenu en Hongrie, Janus est resté à Várad, avant de rejoindre, à Buda, à la demande de son oncle Vitéz, la chancellerie du roi Matthias. Ces deux indications apparaissent, en effet, en filigrane dans le poème, sous les termes : *iubemur* (v. 4) et *Ister* (v. 5), en d'autres termes, à partir de quand Janus a-t-il œuvré, à Buda, sous la direction de son oncle Vitéz, dans le voisinage immédiat du roi Matthias, avant d'être ordonné évêque de Pécs ?

champs (1–2), et les forêts majestueuses, dont les feuillages ont cédé la place au givre et aux pluies glacées qui les écrasent de tout leur poids (2–3).

C'est ensuite une région marécageuse, coupée de nombreux fossés qui la drainent, et qu'il s'agit de traverser sans encombre, en suivant les routes aménagées sur les digues qui les séparent et les étangs de retenue des eaux ; là aussi, le gel a sévi, et une épaisse couche de glace recouvre toutes les étendues liquides, étangs, fossés et canaux (7–8). Il est désormais possible au paysan de s'aventurer sans danger sur ces bords instables et glissants, où les aulnes prospèrent : en voici un, justement, qui, bravant le froid et les pièges des marécages, éclaire les bois aquatiques poussés communément aux lieux les plus bas, saules, osiers, aulnes, trembles, vergnes et peupliers (9–12).

Ce spectacle d'un robuste tâcheron, maniant la hache dans ce matin blafard n'a retenu l'attention de Janus que pour un court instant ; déjà son imagination, stimulée par la course rapide du traîneau qui l'emporte, esquisse une comparaison entre celui-ci et une barque glissant sur un de ces marais, aux derniers rayons du soleil couchant, quand une brise légère caresse la surface de l'eau. Il va sans dire que le traîneau se déplace beaucoup plus rapidement que n'importe quelle embarcation, fût-elle pulsée à la force des rames (13–17). Et de nouveau, implacable, le refrain s'impose au poète, scandant la course vers l'inconnu, comme les grelots de l'attelage égrènent le temps qui s'enfuit (18).

Ici s'achève la première partie du poème. Janus en a souligné l'articulation, à chaque strophe, par des conjonctions qui servent de repères temporels : *dum* (1, 2), ou qui annoncent le renouvellement des situations et des actions : *non nos* (7), au début de la deuxième strophe ; *non tam* (13), au début de la troisième strophe. La formule : *nec quando* (15) relance la description de la barque lancée sur le marais, et permet de développer l'image du soleil couchant.

La transition entre la première et la seconde partie du poème s'opère au moyen de la conjonction : *ergo*, et de l'apostrophe : *vos, valete* (19), qui signalent la prise de conscience brutale que Janus fait de sa situation personnelle. Du même coup, il abandonne la description à grands traits, presque indifférente, du paysage vide, glacial, qui défile sous ses yeux. Le sentiment de sa propre solitude s'impose douloureusement à tout son être, car il sent bien que ce départ signifie la perte irrémédiable de biens devenus familiers, de richesses auxquelles il avait accédé largement, grâce à la générosité de son oncle Vitéz. Si celui-ci lui avait ménagé ce séjour en Transylvanie, n'était-ce pas pour lui permettre de se refaire une santé, et d'abord, en fortifiant sa vue, fatiguée depuis si longtemps par des lectures excessives ?

Chacune des trois strophes qui suivent désigne un des lieux de Várad, familiers, chers à son cœur, que le poète tient à saluer, au moment où il les quitte pour toujours. Il prend congé de chacun, au moyen du verbe : *valere*, dont il varie l'emploi, en alternant les formes de l'impératif, passant du pluriel au singulier, pour revenir au pluriel : *valete* (19, 31), *valeto* (26), par mode de chiasme.

Sa pensée retourne à Várad, en trois étapes, du lieu le plus proche : les sources thermales, dépassées par le convoi, à la sortie de la ville (19–23), jusqu'à la bibliothèque de l'oncle Vitéz, si riche en textes de l'Antiquité classique (26–29), mais où le poète, avide

de savoir, a exténué sa vue, et enfin, jusqu'à la place centrale de Várad,⁹ ornée des statues de ses rois (31–34).

La dernière strophe (37–42), dédiée au saint roi Ladislas 1^{er} († 1095), ne comporte pas de formule d'adieu, mais précise que le poète, s'inclinant devant le tombeau du héros légendaire, considéré comme le patron national du royaume indivisible de Hongrie,¹⁰ lui adresse une prière, afin qu'il daigne le protéger durant son voyage, et bénisse son avenir.

3. Les procédés littéraires

L'habile composition du poème unissant à une première partie, réservée à la pure description du paysage hivernal et des rares activités humaines possibles en cette saison, une seconde partie où le poète laisserait libre cours à ses sentiments, surgis à l'occasion d'un départ précipité vers une destination lointaine, d'autant plus redoutée qu'elle est plus impressionnante, a conduit Janus à varier les effets, tout en gardant une certaine mesure, compte tenu de la brièveté du poème.

A) Les descriptions

L'abondance des réemplois de passages ou d'expressions tirés des classiques latins révèle la richesse de la culture littéraire de l'auteur. De toute évidence, pour la partie essentiellement descriptive du paysage campagnard – un sondage effectué sur la première strophe suffit pour s'en convaincre –, Janus réutilise le vocabulaire poétique de Virgile (1 : *ecl.* 4, 39 ; *georg.* 2, 281 ; 2–3 : *georg.* 429), d'Ovide (1 : *fast.* 2, 72 ; *pont.* 4, 5, 4) et d'Horace (2–3 : *carm.* 3, 17, 9 ; 3 : *carm.* 1, 44, 4). L'image de la route, « avalée, dévorée » par la course rapide des petits chevaux, qui scande le refrain est empruntée à Catulle (6 : 35, 7).

Ce n'est point ici le lieu de signaler tous les réemplois possibles de Janus ; on en trouvera la liste dans l'apparat des emprunts et concordances établi par László Török dans l'édition de Gyula Mayer. Ce qu'il convient de souligner à ce propos, c'est, pour la description de la nature et des activités agricoles, l'influence prédominante de Virgile, d'Ovide, d'Horace et, à un moindre degré, celle de Catulle et de Claudien ; à cet égard, Janus est un bon témoin de la poésie néo-latine de la Renaissance italienne. Plus généralement, dans le canton de la poésie lyrique, décrivant la nature pour elle-même ou

⁹ BIRNBAUM, *op. cit.*, 121, précise qu'il s'agissait des statues de saint Étienne 1^{er}, de saint Emery et de saint Ladislas 1^{er}, réalisées par les frères Kolosvari (vers 1350–1365) ; elles se dressaient sur la grand-place donnant accès à la cathédrale. Un gigantesque incendie, auquel Janus fait allusion, avait ravagé la ville peu avant 1456, mais il avait épargné les statues des rois et le saint lieu.

¹⁰ E. MAROSI, *Der heilige Ladislaus als ungarischer Nationalheiliger*, Acta Historiae Artium Hungariae, 33(1987), 211 s. ; *Politik und Heiligenverehrung im Hoch-Mittelalter*, Hrsg. J. PETERSON, Sigmaringen, 1994 ; G. KLANICZAY, *Ladislaus, hl., Kg. von Ungarn*, in : *LThK*, VI, 1997, 584–588.

comme servant de cadre à l'homme, force est de constater qu'après le déferlement romantique, ce thème est de moins en moins abordé, par les poètes modernes, héritiers de la culture gréco-romaine ;¹¹ en ce domaine, Janus est incontestablement un « ancien », un « classique ».

B) *Le mélange des genres*

Quand il abandonne les descriptions des paysages naturels de la Transylvanie qui s'offrent à sa vue – notons au passage qu'il s'agit, non point d'une nature sauvage, hostile, inaccessible, mais d'une nature domptée par la main de l'homme, qui y déploie une activité multiforme, au cœur de sa « lutte pour la vie » – et s'attarde à évoquer les lieux urbains dont le souvenir reste gravé dans sa mémoire, Janus a tendance à s'inspirer plutôt du vocabulaire poétique de Stace¹² et de Martial,¹³ sans toutefois renoncer à l'influence de Virgile et d'Ovide. On relève, au passage, des réminiscences de Catulle, 64, 9 (15–16) ; 3, 5 (28) ; Juvénal, 7, 37 (27) ; Lucain, 7, 812 (32).

La strophe consacrée aux effets bénéfiques des eaux thermales de Várad ne pouvait se passer de l'apport langagier de l'*Histoire naturelle* de Pline, 31, 5–8 (19) ; 36, 141 (20) ; 31, 7 (22). L'évocation des trésors de la bibliothèque de l'oncle Vitéz réveille irrésistiblement chez Janus des souvenirs de la mythologie hellénique. A ce propos, il est significatif que le poète ne parle ni d'Apollon, ni des Muses, mais de Phébus, des filles de Mnémosyne et des « recès de Castalie », cependant l'examen du vocabulaire révèle que, sur chacun de ces points, la tradition grecque est parvenue au poète néo-latin à travers les écrits de Virgile,¹⁴ d'Horace,¹⁵ d'Ovide,¹⁶ de Stace¹⁷ et de Martial.¹⁸

Quand il entreprend de décrire la grand-place de Várad, les statues dorées de ses rois échappant à l'incendie de la ville et à la destruction d'une partie de ses remparts, Janus

¹¹ Une simple constatation, de nature « éditoriale », révèle cette désaffection, en France : la 28^e (et dernière) édition du *Thesaurus poeticus linguae latinae*, de L. QUICHERAT, revue et corrigée par E. CHATELAIN, Paris, Librairie Hachette, date de 1899.

¹² Pour les vers 19–36, nous relevons les concordances suivantes entre Janus et Stace : *silv.* 4, 6, 34 (21) ; *theb.* 1, 696 (27).

¹³ Pour la même section, des concordances apparaissent entre Janus et Martial en 19 : 4, 57, 7 ; 21 : 7, 15, 1 ; 28 : 4, 44, 3 ; 4, 13, 6 ; 7, 26, 8 ; 7, 63, 3 ; 33 : 11, 41, 5.

¹⁴ TÖRÖK suggère fort judicieusement de rapprocher le v. 27, qui évoque Apollon venant habiter la bibliothèque de Várad, *Patara relictæ*, du passage de Virgile, *Aen.* 1, 15–16, qui décrit le choix fait par Junon de la ville de Rome, *posthabita coluisse Samo*.

¹⁵ Horace, *carm.* 3, 4, 61–64, paraît avoir inspiré directement Janus pour le passage qui cite à la fois Apollon et la « rosée » de Castalie (27–28).

¹⁶ L'expression : *vatum numina* (29) pourrait être un emprunt à Ovide, *Met.* 15, 622 ; cf. *ars* 3, 347. De même, il est question des filles de Mnémosyne : *Mnemonides*, en *Met.* 5, 568 et 580, mais Janus a préféré les vocables latins : *Mnemonis puellæ* (29), au calque du grec, d'Ovide.

¹⁷ Pour les vers 27–29, on pourrait citer aussi Stace, *theb.* 1, 696–698.

¹⁸ L'expression *Castalios recessus* (28) a pu être forgée par Janus à partir de Martial, 7, 63, 3 : *Pierios recessus*.

s'aventure aux confins de la poésie épique. Il reprend des expressions de Silius Italicus, 3, 610 (32) ; 7, 728 (33) ; 1, 476–477 (37) et de Lucain, 7, 812 (32), tout en demeurant fidèle à ses référents habituels : Virgile, *Aen.* 7, 70 (34) ; Ovide, *Met.* 7, 80 ; 14, 575 (35) ; Martial, 11, 41, 5 (33).

Quand enfin il veut placer son voyage sous la protection de saint Ladislas, patron de la Hongrie, la veine épique s'enrichit de l'apport de plusieurs écrits hagiographiques, si bien que les textes classiques démarqués pour décrire le guerrier intrépide, aux armes rutilantes (cf. Silius Italicus, 1, 478–477), brandissant la hache de guerre – image en partie empruntée à Martial, 5, 24, 11 – cèdent bientôt la place aux hymnes de Venance Fortunat, *carm.* 2, 10, 1 (39–40) ; *carm.* 10, 9, 14 (41), à la Légende de saint Étienne, 24 (39–40) ; 26 (40) et à la *Vita* de saint Ladislas, 27 (40). Les deux derniers auteurs sont cités par l'éditeur parce qu'ils témoignent de la ferveur populaire qui entoure le saint lieu, mais on notera que le vocabulaire utilisé par Janus pour décrire le phénomène est emprunté à Virgile, *georg.* 4, 164.384 ; *ecl.* 4, 30 (40).¹⁹

Le dernier vers du poème – abstraction faite du refrain – comporte un modeste emprunt à Properce, 3, 21, 14 : *Iam liquidum nautis aura secundat iter*. La finale de ce vers s'est commuée en prière dans le vers qui conclut les adieux de Janus : *Nostrum rite favens iter secunda*. Mais une lecture attentive du modèle fait apparaître d'autres concordances que ce réemploi formel. Dans les deux cas, il s'agit d'un départ forcé : au verbe : *cogor* de Properce (v. 1, cité en note) répond l'exclamation douloureuse de Janus : *pulchrum linquere Crisium iubemur* (4). D'autre part, à l'apostrophe adressée par Properce aux matelots : *Nunc agite, o socii, propellite in aequora navem*, répond le refrain obstiné et pressant du poème de Janus : *Quam primum, o comites, viam voremus*. Fuite d'un amant dépit, désillusionné, chez le premier qui feint de se consoler à la pensée qu'en la cité d'Athènes il pourra approfondir ses connaissances, littéraires et philosophiques ;²⁰ départ, à regret, chez le second, d'une retraite pleine de charme vers un milieu inconnu et un destin mystérieux, lourd de menaces et d'espoirs. On se doit, enfin, de souligner la présence inattendue d'images nautonières dans le poème de Janus, alors qu'il décrit un paysage hivernal, enneigé et blafard. La lumière du soleil n'y est présente que dans le souvenir d'un soleil couchant irisant la surface de l'eau, tandis qu'une barque y glisse aisément à grands coups de rames.²¹ Par ailleurs, il n'est pas superflu de noter que le vigoureux : *Ergo*, qui annonce, chez Janus, la seconde partie du poème (19) se trouve déjà chez Properce, 3, 21, 17, où il joue le même rôle.

Ces observations, relatives à l'aspect formel du poème, ne sont pas dépourvues d'intérêt ; elles permettent de constater que les descriptions et les emprunts de Janus à des genres divers ne donnent jamais l'impression d'être plaqués de l'extérieur d'une manière artificielle. Tous les éléments repris au vocabulaire traditionnel de la poésie lyrique ou

¹⁹ Bien entendu, chez Virgile, les expressions en question servent à décrire le miel de ruches domestiques ou d'essaims sauvages, s'abritant au cœur des chênes : *Et durae quercus sudabunt roscida mella*.

²⁰ Properce, 3, 21, 25–28.

²¹ La concordance s'effectue entre Properce, 3, 21, 11–12 et Janus, 13–16.

épiques fusionnent dans une composition originale dont le charme et la force sont directement liés au caractère et aux sentiments de l'auteur.

C) Caractère et sentiments

C'est avec une noble discrétion, une pudeur extrême que Janus livre les sentiments partagés qui l'affectent au moment où il lui faut quitter la Transylvanie hospitalière et ses ruisseaux limpides pour les rives inconnues du Danube souverain. Le refrain qui souligne la structure rigoureuse du poème fait ressortir un premier contraste entre le désir de Janus de découvrir le plus tôt possible (*quam primum*) le nouveau cadre de vie qui lui est réservé, et la crainte de voir ses espoirs déçus. A peine a-t-il quitté les faubourgs de Várad, qu'un paysage immense, indéchiffrable, muet, figé, s'offre à sa vue, et Janus s'attarde longuement à le décrire (1–18). Mais, est-ce pour le seul plaisir de rivaliser avec Horace qui avait brossé un tableau inoubliable du mont Soracte enneigé, de ses forêts ployant sous le poids des frimas, de ses ruisseaux pétrifiés par le gel ?²² Il est vrai que Janus a repris à Horace le vers hendécasyllabique ; il est vrai aussi que la forêt (*nemus* : 3) et les ruisseaux (*flumina* : 7) d'Horace reparaissent dans son poème, mais il n'en va pas de même de la montagne, à laquelle se substitue la plaine immense (*omnis tellus* : 1–2).

D'autre part, alors que, dès la deuxième strophe, Horace conseille à son jeune interlocuteur (*puer* : 16) d'échapper à la froidure triomphante en se réfugiant auprès de l'âtre où les bûches flamboient et en buvant force rasades de vin vieux (5–8), alors qu'il l'exhorte à se reposer sur les dieux pour la marche du temps (9–12), à ne point s'interroger sur ce que le sort capricieux lui réserve (13), mais à s'enrichir par son travail à la campagne, et son savoir-faire au marché, sans jamais dédaigner les plaisirs de l'amour et de la danse (14–24), Janus demeure muet sur tous ces points. La relation à autrui se limite pour lui à l'apostrophe anonyme adressée à ses compagnons de voyage (*comites* : 6), mais combien sont-ils, quel est leur statut ? S'agit-il de simples serviteurs, ou de jeunes gens de son entourage, se rendant comme lui à la ville de Buda ?

S'il n'explicite pas ses sentiments, il n'est pas interdit de penser que Janus les suggère, malgré son silence, par les notations discrètes qui lui permettent de donner vie à son tableau hivernal, d'abord en esquissant la silhouette fugitive d'un paysan, maniant la hache, quelque part, pour abattre des aulnes, puis en imaginant une barque rapide glissant à travers les marais sous les derniers feux du soleil couchant. Mais ces deux images ne révèlent-elles pas l'angoisse profonde qui étreint le poète ? N'apparaissent-elles pas comme des pressentiments ? Certes, la hache du paysan, qui fait penser à la faux de la Mort, ne s'en prend qu'à des arbres, à des aulnes. Mais pourquoi Janus ne mentionne-t-il qu'une seule victime : *timidam ulnam* ? Pourquoi prête-t-il vie à l'arbre condamné, près

²² Horace, *carm.* 1, 9, 1–4 : *Vides ut alta stet nive candidum / Soracte nec iam sustineant onus / silvae laborantes geluque / flumina constiterint acuto ?*

d'être abattu, comme s'il était conscient de sa mort prochaine et la redoutait ? N'est-ce pas à sa propre angoisse qu'il veut faire allusion, au moyen d'un hypallage audacieux ?

Mais osons un autre détour. La mention des aulnes dans le poème de Janus est-elle purement fortuite, personnelle, ou bien ces arbres sont-ils déjà recensés en Hongrie et en Transylvanie parmi les éléments naturels néfastes, messagers de mort, comme c'est le cas dans la Balade de Goethe, *Erlenkönig: le Roi des aulnes*, mise en musique par Schubert ? Quoi qu'il en soit, les sentiments de Janus sous-jacents au poème affleurent malgré tout, semble-t-il, à travers la manière dont il lit et interprète le paysage : au poids écrasant de la solitude du voyageur noble, lui interdisant toute confiance, s'ajoutent une profonde inquiétude concernant son état de santé,²³ mais aussi la crainte des responsabilités concrètes qui l'attendent. S'il lui est possible, en répétant à sept reprises le refrain désinvolte : « Vite, vite, compagnons, dévorons la route », de masquer ces deux sentiments en affichant un optimisme de commande et une curiosité juvénile de façade, en réalité Janus sait qu'il est blessé à mort par la maladie qui le brûle et le consume.

Et comme les mourants voient se dérouler sous leurs yeux le film de leur vie, Janus rappelle dans les trois strophes qui suivent (19–36) les meilleurs moments de son séjour à Várad, dont il conserve le souvenir : les soins reçus à la station balnéaire, les heures studieuses passées dans la riche bibliothèque de l'oncle Vitéz, la fierté ressentie à la vue des statues de Várad qui exaltent les vertus et les prouesses des rois de Hongrie, et à celle du tombeau du plus illustre d'entre eux, le saint roi Ladislas. Or, c'est précisément avant de lui adresser sa prière, pour implorer sa protection tout au long de son voyage, que l'image de la hache reparaît, mais il s'agit, cette fois, de la hache de guerre que le saint roi Ladislas avait brandie contre les Tatars Mongols, quand il mena son armée à la victoire.²⁴ Placé dans la dernière strophe, ce rappel d'un haut fait du héros légendaire de la nation hongroise, n'a-t-il pas chez Janus valeur d'une déclaration, d'une profession de foi patriotique ? L'hypothèse est plausible, compte tenu de l'enthousiasme affiché par le poète, à la pensée de se mettre au service de son roi. De fait, plusieurs poèmes datant des premières années de son retour en Hongrie (1458–1464) attestent que le jeune Janus n'était pas indifférent à la menace que le péril turc représentait pour la survie de la Hongrie.²⁵ Si les progrès de la maladie qui devait l'emporter lui interdissent pratiquement de s'engager physiquement sur les champs de bataille, il accompagna plus d'une fois le roi

²³ BIRNBAUM, *op. cit.*, 149, souligne à juste titre qu'à la différence de la plupart des poètes traditionnels, héritiers des classiques grecs et latins qui, jusqu'au 19^e siècle, évitent de parler de leurs déficiences physiques, et se concentrent plutôt sur les affections de leur âme, Janus témoigne toujours d'un égal intérêt pour son âme et pour son corps. Tourmenté par la phthisie durant toute sa vie d'adulte, un mal implacable qui le frappa peut-être dès son adolescence, Janus se montre toujours extrêmement préoccupé de son état de santé et attentif à noter le moindre symptôme de son évolution, car il est conscient de son issue fatale.

²⁴ BIRNBAUM, *op. cit.*, 121.

²⁵ Voir l'épigramme I, 3 (Teleki, p. 279), adressée à Blaise Magyar, « le fameux lieutenant du roi Mathias ». Janus y déclare son regret, pour des raisons de santé, de ne pouvoir rejoindre l'armée, malgré son désir d'en découdre avec les Turcs : *In Turcos utinam tecum arma tulissem...* BIRNBAUM, *op. cit.*, 145–152, analyse longuement l'attitude de Janus à l'égard de la vie militaire en général, et l'importance grandissante de sa maladie (la tuberculose) sur ses velléités en ce domaine.

Mathias dans ses campagnes et prit ses responsabilités pour la défense des frontières méridionales du royaume, lorsque le roi le chargea, vers 1469, de l'administration de la partie slovène, avec de titre de *banus* ou vice-roi.²⁶

4. L'expression

Le raffinement du style est le caractère dominant de la poésie, de l'art de Janus Pannonius. Mais cet art sait se faire discret : alors qu'il lui a fallu beaucoup d'efforts pour parvenir à cette aisance, à cette élégance supérieures qui semblent être le seul produit de l'inspiration, Janus, formé à la rude école néo-latine de la Renaissance italienne,²⁷ montre dans ce modeste poème qu'il est devenu un maître dans son domaine, un « classique », car s'il a assimilé le savoir-faire des plus illustres poètes de langue latine, il fait partie de ces êtres exceptionnels capables d'interpréter le monde visible et invisible, d'exprimer le réel et le possible, les choses perçues ou imaginées, reliées par de mystérieux rapports que seuls les poètes découvrent et savent communiquer à autrui.

Nous avons relevé au cours du commentaire un certain nombre des procédés mis en œuvre par Janus. Le moment est venu de les ressaisir dans un rapide inventaire :

– *Le choix lexical* : Janus utilise le vocabulaire de la poésie lyrique et de l'épopée traditionnelle, selon qu'il décrit les paysages ou évoque les hauts faits des saints rois de Hongrie. Dans le premier registre, par exemple, il emprunte à Virgile des substantifs, comme *tellus*, *nemus*, *lacuna*, *alnus*, *gurgis*, *lemnus* mais il recherche aussi des termes ou des expressions grecques comme *Zephyrus*, *Phoebus Patara relicta*, *Castalios recessus*, *Mnemonis puellae*. Dans le second registre, il met à contribution Martial, Lucain, Ovide, Silius Italicus, avec les expressions *belligeram (securim)*, *dirae ruinae*, *rutilis armis*, *fragor ruinae*. Janus a fréquenté assidûment les chants et les satires d'Horace, mais il a tiré parti également de la lecture de Stace, Catulle, Claudien, de l'*Histoire naturelle* de Pline, voire des épigrammes d'Ausone : il est facile de s'en convaincre en colligeant leurs réemplois.

– *Les figures* : la plus remarquable de toutes est l'anaphore. Elle apparaît d'abord sous la forme du refrain, sept fois répété, qui structure discrètement le poème. Mais elle se présente aussi sous la forme de la répétition d'un mot ou d'une expression en vue de produire une gradation d'idées. C'est ainsi que la reprise de la conjonction : *dum* (1, 3) souligne la rigueur de l'hiver, que celle des négations : *non nos* (7), *non tam* (13) marque l'unité du croquis de la zone marécageuse, que les variations sur le verbe : *valere* (19, 26, 31) attirent l'attention sur la nostalgie provoquée par les séparations du départ.

– *Les positions respectives de l'adjectif et du nom* : l'auteur peut recourir à divers procédés comme le chiasme, l'encadrement, la symétrie, pour varier ses effets. La pre-

²⁶ BIRNBAUM, *op. cit.*, 182, précise que le nom de Janus comme *ban* de Slavonie apparaît en 1469, joint à celui de Jean Thuz (1466–1469), qui avait d'abord partagé cette fonction avec Jean Vitovec.

²⁷ Ph. MONNIER, *Le Quattrocento : Essai sur l'histoire littéraire du XV^e siècle italien*, Paris, 1920, notamment, I, 211–224 : *Le beau style latin*, et 225–251 : *L'école de l'Antiquité*.

mière strophe se distingue particulièrement par la diversité des combinaisons du binôme : nom–adjectif, au sein d’un même vers, ou avec un enjambement d’un vers à l’autre, à savoir : (1 : *nive profunda*), adjectif–nom (1–2 : *omnis tellus* ; 2–3 : *superbum nemus* ; 3 : *canae pruinae* ; 4 : *pulchrum Crisium* ; 5 : *dominum Istrum*). On pourrait répéter l’expérience sur chacune des strophes, et constater ainsi le travail de mosaïque du poète, qui se joue des difficultés.

– *Hypallage* : *Qua nuper timidam subegit album... nunc... insultat colonus*. En fait, l’adjectif convient plutôt au paysan qui craint (*timidus colonus*) de s’aventurer dans la zone marécageuse, aussi longtemps que la glace n’a pas rendue possible l’approche des arbres qui doivent être abattus. Nous avons proposé de l’attribuer aussi à Janus lui-même.

– *Grandeur épique* : elle éclate dans la description de la ville en flammes (32–35) et dans la description de la statue du saint roi Ladislas (37–38).

– *Mélange de styles* : ce procédé, qui sous-tend toute la dernière strophe, conduit le poète et le lecteur, de l’admiration pour les hauts faits d’armes du saint roi Ladislas (37–38) au recueillement devant sa tombe, dotée d’un prodige merveilleux (39–40), et à l’expression d’une humble prière (41).

– *Versification* : pour ce poème, Janus a adopté le vers hendécasyllabique, utilisé par Horace pour sa description du Soracte. Ce mètre était cher à Catulle, qui le désigne expressément (12, 10 ; 41, 1). Pour les deux premières syllabes, qui peuvent être un spondee, un trochée ou un iambe, on constate que Janus préfère, de loin, la première formule ; la seconde apparaît cinq fois ; la dernière, jamais. La césure se trouve le plus souvent au sixième pied (trois fois sur quatre, environ).

Ces observations de pure forme ne sont qu’un moyen, bien prosaïque, de souligner le raffinement du style qui caractérise le poème de Janus. Cependant, le lecteur n’est pas décontenancé par l’artifice : le travail, le *labor limae* (Horace, *A. P.* 291), est celui d’un écrivain classique « qui parvient après beaucoup d’efforts à cette aisance, à cette élégance supérieures qui semblent être le seul produit de l’inspiration ».²⁸

Conclusion

Dans son élégante concision et sa noble discrétion, le présent poème de Janus Pannoniensis, recueilli par Beatus Rhenanus dans son édition de 1518, et sauvegardé ainsi pour la postérité, présente un intérêt artistique et humain incontestable. Sans prétendre avoir tout dit de la composition savante et rigoureuse qui ordonne l’ensemble, de la netteté du cadre de chaque tableau, de l’habileté avec laquelle chaque thème qui s’annonce s’enrichit de motifs secondaires, nous avons observé en même temps la souplesse et la mobilité qui suivent les moindres fluctuations des sentiments de l’auteur. Durant toute sa vie Janus a été davantage attiré et séduit par la rêverie et par la poésie que par la politique et la

²⁸ R. LESUEUR, *Catulle : Étude littéraire du poème LXIV*, Vita latina, 120(1990), 19.

science des armes : l'élégie qu'il a composée au moment de quitter l'heureux séjour de Várad pour rejoindre son roi, la ville de Buda et le Danube souverain, nous livre un tragique aperçu des sentiments contrastés qui le déchirent.

Alors que la course rapide du traîneau qui l'emporte lui paraît être d'un heureux augure, Janus, comme le ferait tout jeune homme à la fleur de son âge, à qui est promis un brillant avenir, donne spontanément libre cours à son impatience, à ses espoirs, dans le septuple refrain qui maintient, à la surface des choses, un optimisme de commande, jusqu'à la fin du poème. Mais la réalité immédiatement tangible de la campagne enneigée, déserte, s'impose au voyageur. Il interroge l'horizon, en quête d'une présence humaine chaleureuse, d'une réponse à son inquiétude. Mais le seul signe de vie perceptible dans la zone traversée est celui d'un paysan-bûcheron ; et les aulnes qu'il abat, tombent, victimes craintives de sa hache. Pour Janus, ce spectacle apparaît comme prémonitoire. Pour chasser cette image sinistre, il se réfugie dans son univers imaginaire : qu'il serait beau de pouvoir, dans une barque légère, glisser sur ces marais, aux derniers feux du couchant. Certes, du même coup, le paysage s'anime et se colore, mais il devient crépusculaire et sanglant, avec le retour obstiné de la conscience que le poète garde de sa fragilité.

La transition s'établit ainsi avec les soins reçus auprès de la station thermale de Várad, avec la bibliothèque de l'oncle Vitéz, avec les statues des saints rois de Hongrie. Dans un dernier effort, le poète tente d'échapper à l'angoisse qui le taraude, du fait de la maladie qui le mine. Et soudain, tout se passe comme si la succession des images qui lui viennent à l'esprit correspondait à un monologue intérieur : « Maintenant que j'ai repris des forces et que je me sens en pleine possession de mes moyens, je puis, je veux me mettre au service de mon pays, de mon roi. Veuille le saint roi Ladislas protéger mon voyage et mon avenir. Mais sait-on jamais ? De quoi demain sera-t-il fait ? Vite, vite, compagnons, dévorons la route ».